

Les quartiers c'est la famille, même si l'insécurité...c'est aussi la nôtre.

EDITO

Depuis un mois que la rédaction de *Chances & Quartiers* planche sur le thème de l'insécurité et du lien social, il a été question d'inégalité, de discrimination, de stigmatisation, d'incivilité, de provocation, de délinquance, de solidarité, de fraternité - bref de peur et de violence, de répression et de prévention, de raisons d'espérer.

Nos reporters sont allés enquêter sur l'image des quartiers nord, dans le centre et le sud. Ils ont réalisé un micro-trottoir et un reportage photo pleins de surprises (p 2, 3 et 4)

Ils ont interrogé leurs propres peurs (p 8 et 9) et sondé leur rapport aux forces de l'ordre, leur sentiment d'insécurité, leur attachement au quartier (p 6 et 7)

Ils ont collecté « les récits (presque) imaginaires » de leurs camarades et ont choisi d'en retenir un quand cinq l'auraient mérité.

Nos équipes ont également écouté ceux qui œuvrent pour la sécurité, la leur. Quelques-uns de ceux qui coordonnent et appliquent les dispositifs de l'Etat (p 5 et 10).

Ils ont rencontré Nadia aussi, bien placée pour parler à tous, mais peut être pas assez en place à son goût. Pas encore.

Nous tenons à remercier tous ceux qui ont rendu possible la parution de ce numéro et permis de situer différemment la place des jeunes dans l'équation peur/violence. De montrer que la sécurité des citoyens passe par celle des jeunes.



CHANCES & QUARTIERS DESCEND EN VILLE

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

Nos trois équipes de reporters, **Larbi**, Aymen Caire, Garéguine Ohanessian, **Patrick**, Anthony Quaglino, Manuel Maldonado, Florian Demenge, Samira Bendadi et Mélodie Aubert, Natacha M'madi, Coralie rigaud, Florian Lebreton, Flavien Poulet et Sébastien Castelli ont sillonné les quartiers sud et sont descendus en ville. Ils ont questionné les passants à propos d'insécurité et de solidarité. Ils ont aussi tenté de savoir si les clichés avaient la vie dure.

Morceaux et images
glanés...

« Il y a beaucoup de différence. Ils sont plus riches que nous, ils ont plus de chance que nous de réussir, on est plus pauvres. Les jeunes des quartiers nord sont défavorisés. J'ai habité trois ans dans les quartiers nord, aux Oliviers et quatre ans dans les quartiers sud. Je me sens en sécurité partout.

Les clichés sont nombreux, surtout par rapport aux jeunes : leur mauvaise image fait tout le temps croire qu'ils sont méchants. **Il y a beaucoup de solidarité dans les quartiers nord.**

J'ai 19 ans et je participe en aidant les personnes en difficulté et les personnes âgées qui n'arrivent pas à parler français ou à lire leurs documents. »

« Il y a plus de problèmes dans les quartiers nord mais j'aime beaucoup l'ambiance, le climat social. Le tissu associatif fait un travail important. »



Les jeunes des quartiers nord sont plus enthousiastes.

Je ne me sens pas en sécurité dans la rue, je suis traumatisée, je me suis déjà fait agressée, mais je trouve que la réputation des quartiers nord est exagérée, car j'y ai travaillé et je me sens mieux à Marseille nord.



Ici, dans les quartiers sud, je trouve qu'il n'y a pas de solidarité. Un jour il y avait la fête chez les voisins et personne ne m'a prévenue. A part le « bonjour », il n'y a rien dans les quartiers sud. »

« J'ai travaillé 15 ans dans les quartiers nord et je pense qu'il n'y a pas vraiment de différences entre les quartiers nord et les quartiers sud, idem pour les jeunes.

Je ne me trouve en sécurité ni dans les quartiers nord, ni dans les quartiers sud, parce que les gens sont de plus en plus violents. Mais ce n'est ni lié à un quartier, ni à un âge ; les gens ont tendance à être plus agressifs. Je me sens en insécurité le soir tard dans le métro, parce qu'il y a des gens qui n'ont pas l'air très recommandables. **Il y a des clichés sur les quartiers nord**, ça c'est certain, comme « racaille ». »

De la solidarité dans les quartiers sud il n'y en a pas vraiment.

Dans les quartiers nord, il y en avait. La solidarité appelle la solidarité. Moi, j'y participe professionnellement car je suis pharmacien. S'il y a un peu de solidarité, ça va monter très vite, les gens vont être de plus en plus solidaires entre eux. Des quartiers nord, j'en garde un souvenir ému. J'ai toujours habité dans les quartiers bourgeois dans le 8^{ème}. Dans les quartiers nord, il y a des coins super sympas, ça ne me poserait aucun problème d'y habiter, mais il y avait les problèmes de scolarité pour les enfants, pour pouvoir m'installer ailleurs : ma pharmacie est à Sainte Marguerite. »

« Je ne suis jamais allé dans les quartiers nord. Je ne me sens pas en danger ; ça fait six mois que je vis à Marseille, il y a des clichés sur la délinquance dans les quartiers nord alors qu'il y en a autant dans le sud. Je pense qu'il faut arrêter de faire cette distinction, c'est débile.

Il n'y a pas de solidarité et c'est désolant, comme dans tous les quartiers d'ailleurs. Déjà sur le point de vue humain, il n'y en a pas assez, il faut arrêter de dire « quartiers nord », « quartiers sud », c'est ça qui crée les différences. Moi j'ai participé à la solidarité, je viens de la Seine Saint Denis à Saint Ouen. »

« Il y a une différence au niveau **de l'éducation parentale**. Il y a des clichés, sur le racisme des étrangers par exemple. On dit que les quartiers nord c'est plus métissé et que dans les quartiers sud il n'y a que des blancs, alors le racisme il est présent dans les deux. Il n'y a pas de solidarité dans mon quartier. »

« J'habite à Mazargues. Ils ont souvent cassé les abris bus la nuit, ils ont brûlé les cabines téléphoniques la semaine dernière. Il y a des clichés sur les quartiers nord. De la solidarité, il n'y en a pas tellement. »



« Il y a plus d'insécurité dans les quartiers nord que dans les quartiers sud, avec **une concentration de problèmes dans les quartiers nord, ce qui n'exclut pas d'en trouver aussi dans les quartiers sud**, mais ils sont plus dispersés ou éclatés. Les jeunes sont les mêmes pourtant, les phénomènes de groupe peuvent entraîner les jeunes dans des dérapages, mais ça c'est partout pareil.



Je suis déjà allé dans les quartiers nord. Globalement, je me sens en sécurité. Mais je sais que si on m'agressait ou si je voyais un attroupement, je me sentirais en insécurité. »

Il y a une connotation très négative sur les quartiers nord, on a l'impression qu'on a un ensemble de voyous dans les quartiers nord, alors qu'il y a les mêmes populations. Beaucoup d'a priori négatifs sur les quartiers nord, alors que dans les quartiers sud on a aussi nos problèmes, il n'y a pas excessivement de solidarité. »

« **Oui**, il y a plus d'insécurité dans les quartiers nord que dans les quartiers sud, les jeunes des quartiers nord sont plus désœuvrés, ils ne font pas de sport contrairement au sud. Je suis déjà allé dans les quartiers nord, il y a beaucoup de voyous, il n'y a pas beaucoup d'activité, c'est beaucoup la banlieue. J'habite dans le 10^{ème}, il y a des gens simples, d'autres moins. Je fais partie d'une association qui aide les gens. »

« Il n'y a

pas de différence entre les quartiers nord et les quartiers sud, pour les jeunes c'est pareil ; je suis déjà allé dans les quartiers nord, je me sens en sécurité. Je me sens en insécurité quand les flics nous emmerdent. Il y a des clichés sur le racisme dans les quartiers nord. Dès qu'il y a le métro on part du principe que les personnes se déplacent. Je ne ressens aucune solidarité. Un exemple : quand j'ai eu un incendie dans mon magasin, personne n'est venu m'aider, pourtant on est dans les quartiers sud, avec des gens soit disant plus riches. »



« C'est un peu plus violent dans les quartiers nord, c'est moins riche. Je me sens en sécurité. Il y a des jugements assez sévères sur les quartiers nord, je ressens beaucoup de solidarité surtout quand il y a des gros problèmes. »



« Les quartiers sud niquent tout. Moi je m'en bats les couilles.

Les quartiers nord ils font les cramés, zarma, ils arrachent les sacs, mais nous aussi, mais c'est pas grave. C'est sale les quartiers nord.

Je me sens en sécurité. On juge beaucoup plus les quartiers nord que les quartiers sud;

on dit que c'est des voyous. Il y a plus de solidarité dans les quartiers nord alors que dans les quartiers sud il y a des trompettes, des putes.

Moi j'aime pas les quartiers sud; je préfère les quartiers nord. »

« Les quartiers nord sont plus défavorisés que les quartiers sud. Ils n'ont pas les moyens de s'installer. Les jeunes des quartiers sud font plus d'études que les jeunes des quartiers nord. Dans les quartiers sud, il n'y a pas beaucoup de solidarité, les gens vont au boulot et ne s'occupent pas de savoir ce qui se passe dans leur quartier. »

Morceaux et images glanés...

« Si les gens des quartiers nord avaient les moyens financiers d'habiter dans les quartiers sud, ils pourraient y habiter. Il y a une volonté de ne pas faire ce mélange pour les logements sociaux. Par ici, dans les quartiers sud (Perier, etc...), il y a des pètes-cul : ils paient 900 € dans les quartiers chics et après ils ne mangent que des chips et des olives, mais c'est pour l'image. Nous aussi, on a nos quartiers difficiles ; allez à la Cayolle, vous le verrez, les gens sont défavorisés et ils rament pour vivre. »

ACCOMPAGNER, COORDONNER ET DÉVELOPPER : LES MAÎTRES MOTS DU CUCS

Pierrette Baltz, Chef de Projet de la politique de la ville dans le cadre du Contrat Urbain de Cohésion Sociale intervient sur un territoire qui part d'Arenc dans le 2^{ème} arrondissement et qui va jusqu'à La Viste dans le 15^{ème}, un territoire qui compte à peu près 26000 habitants.

Elle a reçu des rédacteurs de *Chances & Quartiers* :



Quelle action menez-vous ?

Dans le cadre de ce contrat qui lie la ville et l'Etat sur un certain nombre d'objets, d'objectifs et d'actions prioritaires sur des territoires qui sont prioritaires pour la politique de la ville, nous intervenons en fonction des thématiques qui sont les thématiques de l'éducation, de l'emploi/insertion, de l'habitat et du cadre de vie, de la santé, de la culture, de la citoyenneté et de l'accès aux droits. Nous accompagnons les porteurs associatifs, les équipements sociaux du territoire sur des actions qui permettent

le développement d'activités et de services auprès de la population de ces quartiers.

nous accompagnons des associations qui sont porteuses de projets de prévention...de façon à plutôt favoriser un travail éducatif qu'un travail répressif

Comment participez-vous à la lutte contre l'insécurité dans les quartiers dits « sensibles » ?

Dans ce domaine, la loi de mars 2007, qui a été revue et qui institue un grand nombre de mesures, demande la mise en place de dispositifs à l'échelle de Marseille dans le cadre du Contrat Local de Sécurité pour la Prévention de la Délinquance (CLSPD).

Par exemple, nous accompagnons des associations qui sont porteuses de projets de prévention primaire, c'est-à-dire qui visent à prévenir la délinquance des personnes avant qu'elles soient délinquantes, de façon à plutôt favoriser un travail éducatif qu'un travail répressif qui n'est pas l'objet du Contrat Urbain de Cohésion Sociale, ou du moins des porteurs de projets avec qui nous travaillons.

Par exemple, nous travaillons avec le centre social de Saint Louis ou celui de Campagne Lévêque sur des actions d'accompagnement de jeunes exclus du collège temporairement. Nous finançons donc le centre social pour que, lorsqu'ils ont fait des bêtises au collège, ils ne soient pas livrés à eux-mêmes et qu'ils soient accompagnés et accueillis par le centre social dans une démarche éducative pendant la durée de leur exclusion.

Quels sont les moyens mis en place pour aider la population des quartiers sensibles à accéder à la qualification ?

Le CUCS n'édicte pas de dispositifs. Nous ne mettons pas en place les dispositifs des contrats aidés par l'Etat et proposés par le Mi-

nistère du Travail, conduits par la Direction du Travail et l'ANPE. En revanche, nous accompagnons la diffusion de l'information auprès des acteurs du territoire pour qu'ils se saisissent de ces possibilités d'insertion pour des publics qu'ils touchent plus particulièrement, des publics en difficultés d'insertion.

En ce moment, nous lançons des réunions sur les contrats d'autonomie, sur la relance des CAE et des CIE. Nous informons tous nos partenaires associatifs. Nous soutenons également des actions du type chantier d'insertion ou chantier éducatif.

Pensez-vous que vos actions ont un impact immédiat ?

Oui, nos actions ont un impact mais il est vrai que leurs effets sont difficiles à mesurer dans l'immédiat. Cependant, quand nous accompagnons par exemple le projet de chantier d'insertion d'une association comme "*Projet pour l'emploi*", qui s'occupe dans ce cadre, de soixante personnes dont trente-cinq trouvent un débouché en terme d'emploi. Il est possible de mesurer notre efficacité.

Notre action consiste à accompagner les associations pour appliquer et mettre en œuvre des dispositifs institutionnels.

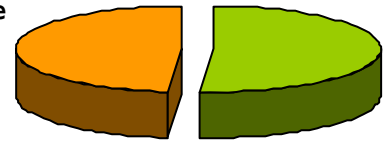
Interview menée par Chahirou Mzé Madi
Texte Chahirou Mzé Madi, Flavien Poulet, Florian, Domenge
Natacha M'Madi, Coralie Rigaud...

Le Sondage : insécurité, lien social

" Aussi sévères avec l'action de la police, qu'attachés malgré tout à leurs quartiers, les jeunes n'avouent que partiellement leurs difficultés financières. Ce sont quelques-uns des enseignements de ce sondage réalisé par des stagiaires de l'E2C, auprès de leurs camarades, dans le souci d'explicitier les termes et le sens des questions."

DIRIEZ-VOUS QUE L'INSÉCURITÉ EST DUE À :

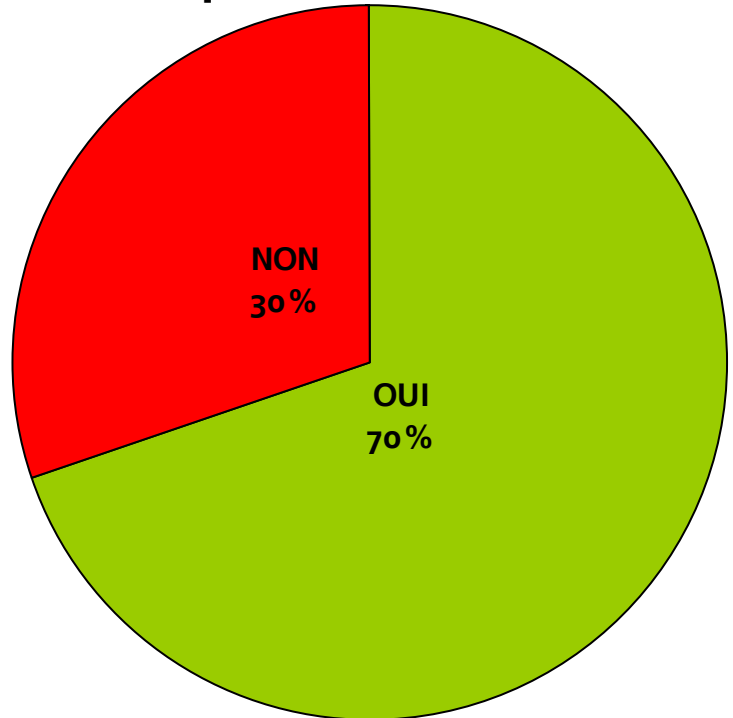
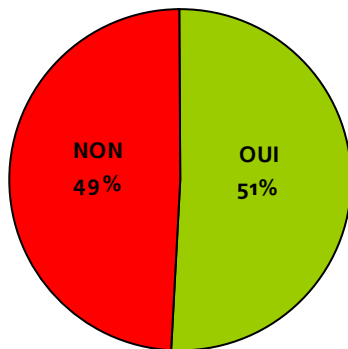
La mauvaise éducation
48%



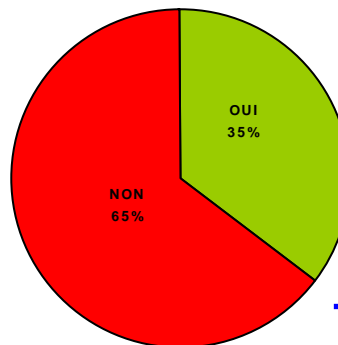
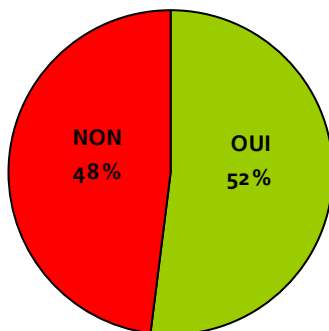
La pauvreté
52%

Pensez-vous que l'insécurité dans les quartiers nord soit réelle ?

Avez vous le sentiment de vivre dans un quartier qui souffre de la pauvreté ?



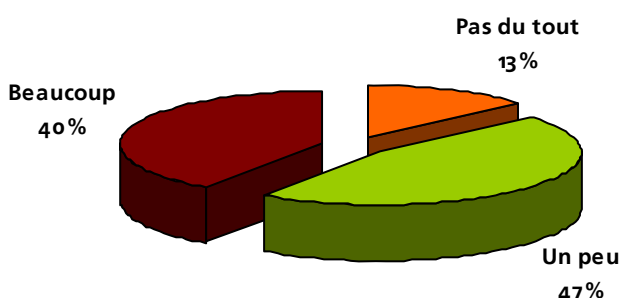
Diriez-vous qu'il fait bon vivre dans les quartiers nord, que la vie y est agréable ?



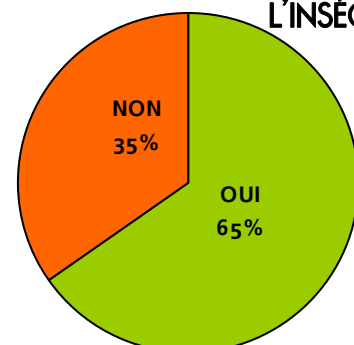
Si vous y habitez, diriez-vous que vous avez de la chance d'habiter dans les quartiers nord ?

Pensez-vous que les habitants des quartiers nord ressentent de :

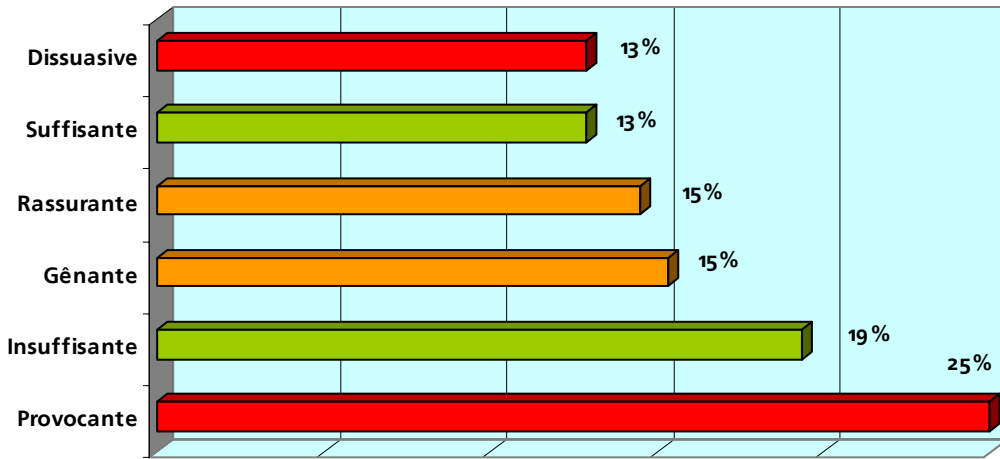
L'INSÉCURITÉ SOCIALE



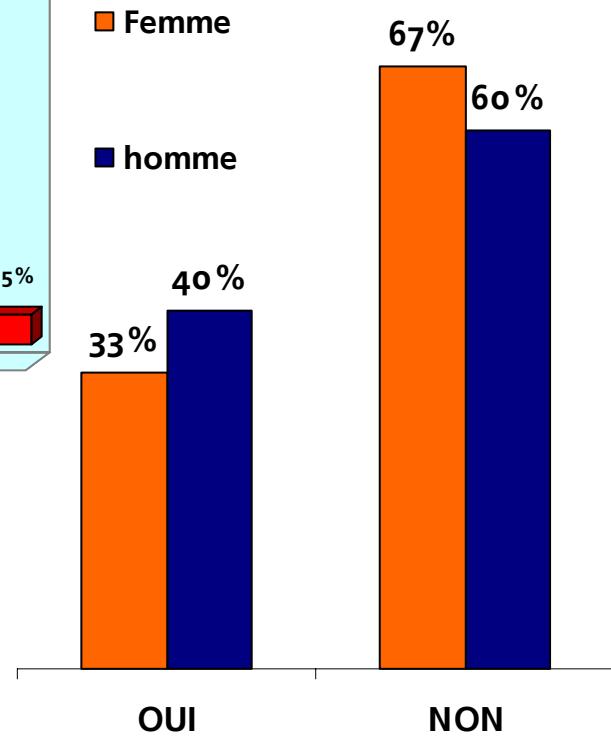
L'INSÉCURITÉ CIVILE



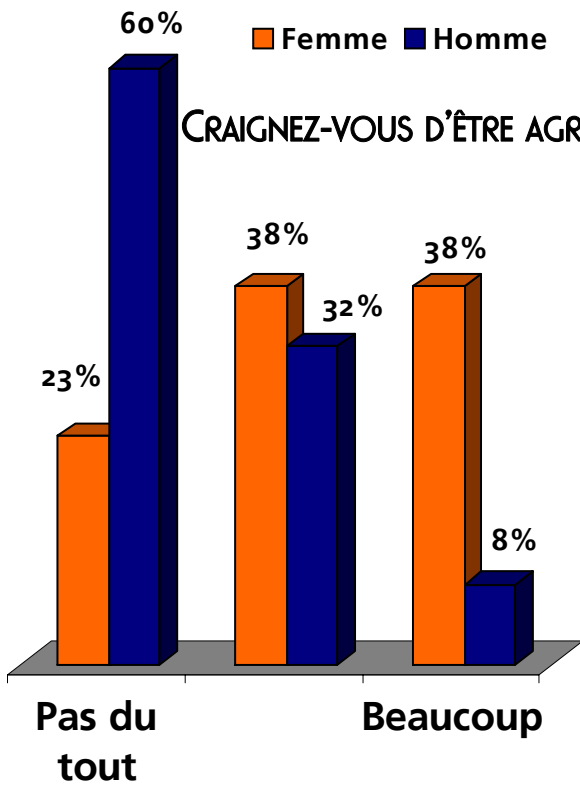
PENSEZ-VOUS QUE LA PRÉSENCE DE LA POLICE EST :



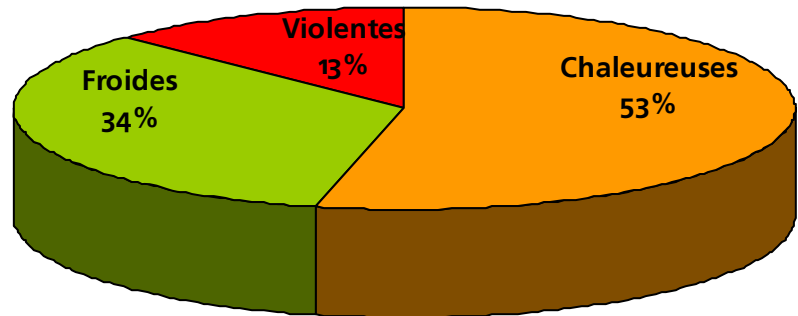
Diriez-vous que les habitants des quartiers nord sont solidaires les uns des autres ?



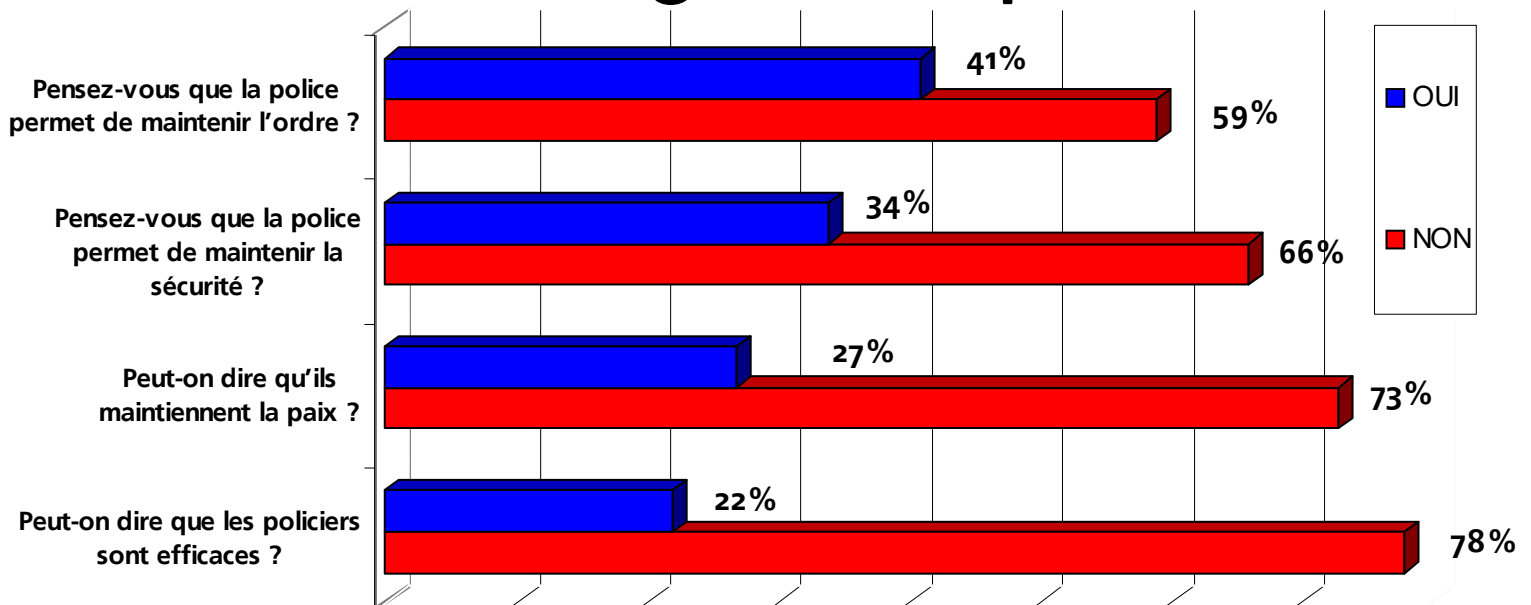
CRAIGNEZ-VOUS D'ÊTRE AGRÉSSÉ(E)



LES RELATIONS ENTRE LES HABITANTS DES QUARTIERS NORD VOUS SEMBLENT-ELLES



L'image de la police



Eux aussi ont peur et se lâchent Anissa Tajini, Audric Pardigon, Coralie Rigaud, Christian Radison, Flavien Poulet, Florian Domenge, Natacha M'madi, Sandra Khadri, Sébastien Castelli, Steven Saint-Auret, Wided Boughanmi, Zahra Bakir.

J'AI PEUR...

« ... d'être agressée la nuit et d'un contrôle de police qui pourrait mal se passer. »

« ... des agressions, du racket, du viol, de toutes les formes de violences, des risques qu'il peut y avoir tous les jours. »



« ... d'être dans la pénurie, de ne pas pouvoir m'occuper de ma santé. »

« ... de ne pas avoir de papiers, de foyer, de travail. »



« ... d'être assailli par plusieurs agresseurs. Certaines personnes éprouvent le besoin de s'imposer sur le pavé. Certaines communautés ne sont pas capables de cohabiter. En laissant se propager la crainte et la méfiance, ils auront raison de la solidarité. »

« ... de ne pas être en mesure de subvenir à mes besoins, de ne pas avoir de droits ou de documents pour me soigner. »



« ... des personnes qui volent, de celles qui ne savent pas conduire, de celles qui me regardent avec trop d'insistance. »

« ... d'avoir des problèmes pour me loger, de ne pas pouvoir aller chez le médecin. »

« ... DE VOIR LES GENS SE BATTRE DANS LA RUE OU SE FAIRE AGRESSER. »

« ... d'avoir des histoires avec les gens, de recevoir des lettres d'un médecin qui me réclame de l'argent. »

J'AI PEUR...

« ... de ne jamais trouver un contrat de plus de six mois. »

« ... de la violence verbale, des bagarres, des vols, des armes, de la drogue. »

« ... de manquer d'argent, du racisme. »

« ... des drogués, de la guerre, du racisme, de la violence, des gens qui ont deux visages. »

« ... de ne pas trouver de travail, de manquer d'argent, de ne pas pouvoir manger à ma faim, d'être en mauvaise santé, de ne pas trouver la force de continuer dans cette vie. »

« ... DE LA MALADIE, D'ÊTRE VOUÉE AU CHÔMAGE, DE MANQUER D'ARGENT. »

NI PUTES NI SOUMISES SUR TOUS LES FRONTS

Contre la violence faite aux femmes et pour l'égalité,
Edith Ndjeuda, Présidente de NPNS 13, a répondu à *Chances & quartiers*

Pourquoi cette appellation "Ni putes, ni soumises" ?

Il s'agit du slogan de la marche pour l'égalité et contre les Ghettos, partie de Vitry sur Seine en avril 2002, qui a traversé la France et qui est arrivée place de La République le 8 mars 2003, c'est-à-dire pour la journée internationale de la femme. Cette marche a été décidée à la suite du drame qu'a vécu une jeune fille brûlée vive par son copain dans un local à poubelles parce qu'elle se refusait à lui. A Marseille, la même chose est arrivée à une autre jeune fille lapidée, elle aussi par deux de ses amis. Ce nom a été conservé un peu pour choquer et marquer les esprits, même si ça ne convient pas à tout le monde, mais surtout pour parler aux filles ET aux garçons de mixité, d'égalité, de laïcité et de respect.

Comment aidez-vous les femmes qui subissent des violences ?

Au niveau local, nous travaillons en réseau avec toutes les autres organisations féministes du coin comme SOS Viol, SOS Femmes, le CIDF, le Collectif Droits des Femmes, les mouvements qui s'occupent des prostituées et le GAMS qui s'occupe des mutilations sexuelles. On ne va rien inventer mais on remarque que ces anciennes organisations qui pour certaines datent des années 70, ont permis de faire reculer la violence faite aux femmes mais qu'au contraire, le problème s'accroît en banlieue et qu'il demeure aussi dans les quartiers aisés.

Nous, à Ni putes, ni soumises, nous avons une prise en charge en plusieurs étapes : l'accueil pour envisager la demande et les démarches déjà effectuées, le logement parce que certaines ont commencé à fuir leur environnement (mais il faut savoir que la problématique du logement est très difficile à résoudre parce qu'on n'a pas beaucoup de solutions d'hébergement, sachant que c'est le problème de toute association féministe). Nous proposons aussi un soutien juridique en collaboration avec des avocats que nous avons au sein du mouvement ou du réseau. Nous offrons une insertion professionnelle et un soutien psychologique pour celles qui en ont besoin. Il s'agit d'un accompagnement personnalisé, ce qui est une spécificité de Ni putes, ni soumises.

Certaines de ces femmes finissent souvent par se sentir coupables de ce qui leur arrive et baissent les bras devant les difficultés même s'il s'agit seulement de questions administratives. Le plus important est que les jeunes filles fassent la démarche de nous rencontrer. Nous n'allons pas les chercher parce que nous avons constaté que sans cela, ça ne marche pas.

Comment faites-vous pour sensibiliser la jeunesse ?

Oui, vous avez raison. Notre action ne se limite pas à la prise en charge des jeunes filles ; nous avons été alertés par de jeunes garçons victimes de viol, d'agressions diverses. En ce qui concerne la sensibilisation surtout auprès des plus jeunes, qui constitue la partie la plus importante de notre action - nous oeuvrons surtout avec l'Education Nationale. Nous programmons des interventions de deux heures dans les classes de collèges et lycées qui nous sollicitent. Nous partons de témoignages que nous faisons lire aux élèves et ensuite c'est à eux de poser des questions et de mener un débat. Nous organisons avec eux de mini scènes de théâtre et nous leur donnons aussi des notions de droit. Nous essayons de les mettre devant leurs responsabilités.

Nous travaillons aussi avec des associations. Nous avons des antennes à Nice, Toulon et bientôt à Istres.

Que faites-vous pour faire régresser ce fléau qu'est le machisme ?

A travers la sensibilisation nous essayons de montrer que si une personne est machiste c'est qu'elle n'a pas eu une éducation qui valorisait l'égalité. Il faut aussi sensibiliser les mamans parce qu'elles confortent les garçons dans cette idée qu'ils ont le droit de faire des études et certaines tâches seulement, ce qui n'est pas évident pour les filles, qui s'occupent souvent avant tout des tâches les moins valorisantes. Il y a un gros travail à faire avec les mamans pour faire évoluer les mentalités.

Il faut également faire savoir que l'auteur de violences est contraint de quitter le domicile avant que les suites judiciaires soient données.

Depuis peu, dans chaque commissariat, certaines personnes sont formées et préparées pour traiter de ces thématiques et nous reçoivent. Les policiers ne peuvent plus invoquer la vie privée et réduire les violences conjugales à des problèmes de couples.

Le 25 novembre 2008, durant notre action pour la journée de lutte contre la violence faite aux femmes, nous avons voulu attirer l'attention sur la violence morale et psychologique qui est plus sournoise, qui n'est pas visible, qui ne laisse pas de blessures sur la peau et qu'on ignore trop souvent. Nous avons axé notre action sur le harcèlement et les violences au travail. Nous avons rencontré les caissières d'une grande enseigne de la grande distribution pour alerter l'opinion sur le fait qu'une femme sur six dans le monde du travail est victime de harcèlement moral de la part de sa hiérarchie. Il s'agit d'une violence économique parce que ces femmes dépendent de cet argent qu'elles gagnent. On leur propose des horaires décalés, qui ne permettent pas une vie familiale harmonieuse. Si elles ne se soumettent pas, elles s'exposent à perdre leur emploi.



MARSEILLE 13
Edith NDJEUDA, Présidente

13, bd des Frères Godchot - 13005 Marseille
mail: npons13@yahoo.fr
Site Web : npons13.com
06 35 47 64 79

Vos effectifs sont-ils suffisants ?

Non. Nous sommes de plus en plus sollicités. Tant mieux mais cela prouve aussi que notre action sur la sensibilisation doit être développée. Nous sommes une trentaine de bénévoles et les sollicitations sont quotidiennes. Seulement six personnes s'occupent de la sensibilisation et nous avons cruellement besoin d'au moins une personne à temps plein pour effectuer les tâches administratives, planifier le travail et répondre aux appels. Depuis le mois de juillet, date à laquelle j'ai pris la présidence de Ni putes, ni soumises 13, nous travaillons en collégialité et ça prend bien. Les personnes qui travaillent avec nous sont très volontaires et ont des idées très concrètes. De plus, nous avons un bel outil pour la sensibilisation et nous ne travaillons pas seuls pour la prise en charge des victimes. C'est ça notre atout. Nous marchons sur les traces de nos aînés et nous nous servons de leur exemple. Notre force c'est le réseau. Nous avons des résultats sur le terrain et cela nous motive.

Ces dix dernières années pensez-vous que la place de la femme a évolué dans les foyers français ?

Les lois ont évolué. Depuis 2004 et la marche de Vitry qui montrait la dégradation de l'action de l'Etat dans ce domaine, beaucoup de choses ont changé. Ni putes ni soumises a relancé ce qui avait tendance à stagner. Pour moi qui ai quarante ans, je pensais que l'égalité homme/femme était acquise parce que j'ai été élevée dans une famille où c'était acquis. Les études, les tâches ménagères ou même la couture n'étaient réservées à personne. Il n'y avait pas de discriminations sexistes.

Le féminisme que nous défendons aujourd'hui c'est l'égalité. Il ne s'agit pas d'être contre les hommes, mais avec eux, dans le même combat.

On peut dire que ça va de mieux en mieux mais ce n'est pas gagné. Je pense que les gens ne sont pas assez au courant de leurs devoirs et de leurs droits, mais petit à petit et avec l'action des médias qui nous aident en rabachant les messages, la flamme de notre combat continue de briller. Nous ne lâcherons pas.

Les féministes des années 70 ont fait beaucoup plus de choses que nous, mais rien n'est jamais acquis et l'égalité au travail a encore des progrès à faire. Il est certain aussi que dans les cours de récréation, certains comportements pourraient évoluer.

Pour faire évoluer les mentalités nous avons ciblé les jeunes parce que c'est par la jeunesse – c'est-à-dire les adultes de demain, qui transmettront à leur tour – que l'on changera les choses.

Le féminisme que nous défendons aujourd'hui c'est l'égalité. Il ne s'agit pas d'être contre les hommes, mais avec eux, dans le même combat.

Interview menée par Flavien Poulet, Sébastien Castelli, Florian Domenge.

Texte : Flavien Poulet, Sébastien Castelli, Florian Domenge, Natacha M'madi, Coralie Rigaud...

« Récit (presque) imaginaire d'une rencontre avec la police »

A la sortie de l'école, je prenais la ligne de bus 70 pour me rendre au métro Bougainville. Mon trajet se passait bien. Arrivé à Saint Charles, je changeais de ligne, pour aller chez un ami. En haut des escalators, les contrôleurs étaient là !

Je présentais mon titre de transport de façon arrogante, le ticket en hauteur par rapport à la main du contrôleur. Je lâchais le ticket, il tomba au sol !

Un des agents de la RTM, surpris par mon comportement, décide de me sanctionner pour outrage à agent. Il me demande une pièce d'identité. Pour moi cette sanction est inacceptable car je suis en règle.

L'énervement me gagnait ! Je refusais les faits qui m'étaient reprochés. Suite à mon désaccord, les contrôleurs décidèrent de m'encercler puis d'appeler la police. La tension montait, je perdais de plus en plus mes moyens. En attendant les forces de l'ordre, les insultes fusaient de tous les côtés.

A l'arrivée de la police, ils décidèrent de vérifier si j'avais une pièce d'identité. Ils la trouvèrent et la donnèrent au contrôleur. Je décidais de donner mon point de vue à un policier. Celui-ci me dit : « Toi, ta gueule ! Tu es jeune, tu as une casquette, je ne te crois pas ».

Les policiers m'ont embarqué et menotté jusqu'au commissariat de Basens. La moindre résistance aurait engendré une sanction plus terrible.

Après que j'ai patienté un long moment sur une chaise, un inspecteur m'appela pour une vérification d'identité et une palpation approfondie. Je me suis soumis à sa fouille tout en regardant les aiguilles de la montre tourner. Après avoir procédé à la fouille, ils décidèrent de me rendre ma liberté. Il était temps !

Mais ma mauvaise aventure ne s'est pas arrêtée là, car je devais regagner mon domicile. Ce n'était pas chose facile, car les transports en commun ne fonctionnaient plus suite à l'heure tardive à laquelle j'ai été relâché.

Et c'est ainsi que commence mon périple pour regagner ma demeure. Je me fixe comme objectif de rejoindre le centre ville. La fatigue se faisait ressentir de plus en plus. Arrivé à Plombières, je mets le pouce en direction de la route pour arrêter une voiture. Quelques minutes plus tard une automobile stoppe sa course et le conducteur me propose de monter et me demande où je me dirige. Je répondis que le centre ville est l'endroit où je voulais me rendre.

De ce fait, j'ai ouvert la porte du côté passager et mes yeux se sont rivés sur le fauteuil. Un peu de repos allait me soulager. Ce jeune m'a mis tout de suite à l'aise, il a engagé immédiatement une conversation à laquelle j'ai porté intérêt. Cependant le voyage prit fin lorsque l'angoisse me gagna car j'étais dans l'obligation de continuer ma longue marche jusqu'à Saint Loup. Je remerciais le sympathique automobiliste qui m'était venu en aide.

Chaque pas puisait dans mes dernières forces mais je devais serrer les dents pour regagner mes pénates. Le temps passait... arrivé à Périer, l'envie était plus forte que tout de rentrer au bercail. Le ciel s'obscurcissait de plus en plus et cela me motivait pour rentrer à la maison. Je marchais encore et encore et aperçus ma rue.

Plus que quelques mètres, quelques centimètres, quelques pas. Lorsque ma main toucha la poignée cela fut un immense soulagement.

Récit écrit par Aymen Caire

Adjointe de sécurité dans la Police Aux Frontières et malgré une obligation de réserve qui lui interdit de parler de son travail, Nadia nous a accordé un entretien. A la lecture de son parcours on se dit qu'elle nous devait bien ça.

Pouvez-vous nous parler de votre parcours scolaire ?

J'ai fait trois ans de BEP stylisme mais j'ai raté l'examen. Pour ne pas perdre de temps, j'ai essayé de passer le Bac pro en candidate libre mais j'ai également échoué. J'ai alors commencé à me demander de quoi la suite serait faite. Mon niveau scolaire a toujours été très faible ; je ne suis passée que par des classes d'insertion. Ensuite, comme ma première idée était de devenir marin pompier et que j'en avais parlé aux éducateurs de mon quartier, ils m'ont proposé de rentrer en formation à l'Ecole de la Deuxième Chance.

Comment s'est passée votre formation à l'Ecole de la Deuxième Chance ?

Je suis rentrée deux fois à l'E2C à l'E2C. La première a été très dure. J'ai commencé avec l'ADDAP (Association Départementale de Développement des Actions et de Prévention) dans le groupe "Adéquation" qui rassemblait tous les jeunes dont les projets professionnels tournaient autour du sport. Au départ, je ne voulais pas de cette Ecole car j'avais entendu dire qu'il n'y avait que de "la racaille" et des gens qui sortaient de prison. Je n'étais pas pour mais je me suis rendu compte qu'il ne fallait pas juger sans avoir vu par soi-même.

Je pense que je pouvais réussir mais que je ne m'en donnais pas les moyens. J'étais nerveuse, possessive et j'en faisais voir de toutes les couleurs à mes formateurs. J'avais un sale caractère et ça a joué contre moi. J'ai donc été renvoyée.

Heureusement, ça ne s'appelle pas "Ecole de la Deuxième Chance" pour rien. J'y suis retournée et j'ai demandé à être réintégré. L'E2C m'a récupérée dans le groupe "Adéquation" mais au bout de deux mois, comme mon comportement n'avait pas changé, j'ai eu une discussion avec le Directeur Pédagogique. Nous avons décidé de redémarrer avec un autre groupe. Je savais qu'on serait exigeant avec moi et qu'on allait me demander encore plus de travail.

Pouvez-vous nous expliquer votre choix de rentrer dans la police ?

J'ai toujours habité en face de l'école de police. Les voir tout le temps en tenue, assister aux cérémonies et aux tirs m'a toujours fait rêver mais je n'aurais jamais pensé intégrer l'école à cause de mon niveau scolaire. Mon rêve était d'avoir la fierté de porter l'uniforme et de servir à quelque chose et, étant donné le niveau que j'avais, je suis encore plus fière d'y être arrivée.

Mais en réalité, ça s'est fait un peu par hasard : un matin notre référent nous a proposé d'assister à une réunion d'information sur le concours d'Adjoint de Sécurité et sur les missions et les carrières dans la Police Aux Frontières. Je ne voulais me rendre à cette réunion mais mon référent m'a convaincue d'y aller, au moins par curiosité. Ce que j'ai fait et j'ai donc été tentée de passer le concours. Nous avons beaucoup travaillé pour le préparer. Quand on a réussi l'écrit, ça nous a motivés pour passer l'oral. Avoir un objectif précis ça a tout changé. Réussir le concours ça nous a transformés.

Avez-vous été facilement acceptée par vos collègues ?

Au début, j'ai un peu choqué parce que j'étais un garçon manqué : survêt, baskets, attitudes quartiers nord. Je n'avais pas le comportement qui convenait au métier. Mentalement j'étais très renfermée mais grâce à ce boulot je me suis beaucoup ouverte et j'ai totalement changé. Je crois que même à l'Ecole de la Deuxième Chance, tout le monde a été très étonné. Je suis passée par exemple des baskets aux talons aiguilles.

Votre image de la police

a-t-elle changé depuis que vous y êtes entrée ?

En ce qui me concerne, je n'ai jamais eu à me plaindre d'abus de pouvoir. Je n'avais pas une mauvaise image de la police, du moins comme on peut en entendre parler dans les cités.

Avez-vous le sentiment de travailler pour les jeunes ou contre eux ?

Je travaille contre eux si je dois intervenir à l'occasion d'un délit mais pour eux, par rapport à mon image, par rapport à la tenue que je porte.

Quand je discute avec eux, je leur explique qu'on aimerait bien vivre dans un pays où la sécurité serait totale, mais que malheureusement on ne peut pas se passer de la police. Je leur montre que je ne travaille pas contre eux mais pour leur sécurité. Je sais trouver une communication avec eux, sans agressivité, sans abus de pouvoir et dans le respect de la déontologie. J'ai été à leur place même si je n'ai jamais cassé de voiture par exemple et que je suis capable de garder mon calme.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes maintenant que vous avez réussi et après toutes les difficultés que vous avez rencontrées ?

Tout d'abord, on me dit souvent que j'ai réussi ; moi je préfère dire que j'ai mis un pied à l'étrier. Le deuxième, ce sera quand j'aurai réussi le concours de Gardien de la Paix.

Le seul conseil que je donnerais et que je n'ai pas su mettre en pratique suffisamment, c'est de bosser parce que dans la vie on n'a rien sans rien. J'en paye encore les conséquences.

Il faut qu'ils sachent que dehors c'est vraiment chacun pour soi et Dieu pour

Quand on a réussi l'écrit, ça nous a motivés pour passer l'oral. Avoir un objectif précis ça a tout changé. Réussir le concours ça nous a transformés.

tous. Tout le monde est malheureusement prêt à s'entretuer pour gagner son pain et pour se faire une place dans la société, il faut bosser.

Equipe de rédaction : Rakim Aliani, Mélodie Aubert, Zahra Bakir, Samira Bendadi, Wided Boughanmi, Aymen Caire, Sébastien Castelli, Lotfi Dehbi, Florian Domenge, Sandra Khadri, Florian Lebreton, Manuel Maldonado, Natacha M'madi, Chahirou Mzè Madi Sébastien Mori, Garéguine Ohanessian, Audric Pardigon, Flavien Poulet, Christian Radison, Coralie Rigaud, Steven Saint-Auret, Steve Santi, Anissa Tajini

Coordination : Rabbia Elmountacir

Responsable projet : Frédéric Guey

Encadrement : Carole Magaud, Christine Caldentey

Mise en page : Armelle Simon

Photos : Stéphane Pessemesse et Kamel Benyahia